

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 juin 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — La grotte des fées (suite), par Stanislas Côté. — Poésie : A Mlle Albina N\*\*\*, par Noël Pays. — Nos primes. — La Porteuse de Pain (suite). — Le ruisseau. — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — Récitations de la famille : Logogriphe. Anagramme-Devinette. Problème d'échecs. — Rébus. — Choses et autres. — Primes mensuelles.

GRAVURES : Sauvages scalplant un ennemi. — Deux amis. — Gravure du feuillet. — Rébus.

## ENTRE-NOUS

**C'**EST avec un frémissement de douleur qui a son écho dans tous les cœurs vraiment canadiens, que nous avons écrit ce mot en tête de notre ouvrage : "Il a passé !" Sans doute, ce mot est rempli d'espérance et d'immortalité ; il rappelle à tous que celui que nous pleurons au milieu d'un deuil aussi universel que patriotique, et qui n'a peut-être jamais eu un pareil retentissement dans notre pays, n'est mort et perdu que pour nous, et que ce jour qui fait couler nos larmes annonce cependant la naissance au ciel de notre père et vénéré pontife : *Hodie natalis reverendissimi patris in celo !* pour nous seuls la douleur est complète, et la désolation universelle.

Sonnez donc votre glas funéraire, cloches de Ville-Marie ; les rives du grand fleuve vont le répéter aux vallées ; il va trouver un écho dans les palais comme dans les chaumières, car toutes les familles ont perdu un père, et le pays un apôtre vénéré. Un cri de douleur, un profond sanglot s'élève des entrailles de la terre, qui ne veut plus être consolée, parce que son incomparable évêque n'est plus !

Passons au moins ces jours de deuil à nous raconter sa vie et à nous édifier par ses vertus ; c'est la suprême consolation des enfants près du lit de mort d'un père, c'est celle que nous nous sommes donnée et que nous offrons à nos amis.

Ce qui précède est l'avant-propos d'un livre écrit par une bonne et excellente plume, *La vie de Mgr Ignace Bourget*, par M. A. Leblond de Blumath.

Sentant mon incapacité de parler dignement du grand archevêque, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de citer ces lignes.

Lisez ce livre, et vous saurez mieux apprécier encore les hautes qualités et les vertus de l'illustre prélat qui nous a quitté.

\*.\*

Il me faut encore m'occuper une fois de cet ennemi de la race canadienne-française, qui a nom Sheppard.

Le juge Dugas, major au 65<sup>me</sup> bataillon, qui est allé rejoindre son bataillon il y a un mois environ, nous envoie des détails très intéressants au sujet de cette affaire.

Lors de son départ de Montréal, il s'était bien promis de tirer les choses au clair. Il y est arrivé.

En passant à Toronto, où il avait deux heures à lui, il s'empressa de se mettre à la recherche du fameux sergent Nelson, de qui le Sheppard disait tenir les détails absurdes qu'il a publiés au sujet de la conduite du 65<sup>me</sup>. Au bout d'une heure de marche, il finit par dénicher l'oiseau.

Je sais bien que plusieurs journaux ont déjà dit que le sergent en question avait tout nié, mais, comme pour la première fois, nous avons un témoignage sérieux, authentique et dont l'importance est incontestable, je tiens à vous le donner.

\*.\*

Aussitôt que le major fut mis en présence du sergent, il se rappela très bien l'avoir vu déjà. En effet, il était monté dans le train où se trouvait le 65<sup>me</sup>, à McKay's Harbour.

Nelson dit aussitôt au major qu'il en était encore à se demander comment Sheppard avait pu broder son histoire après l'entrevue qu'il avait eue avec lui.

"Non-seulement, dit-il, j'ai été admirablement traité par les hommes de votre bataillon, mais je ne saurais trouver d'expressions assez élogieuses pour les remercier de ce qu'ils ont fait pour moi. J'ai été reçu par le 65<sup>me</sup> en véritable camarade, et j'ai rencontré en eux des amis comme on en voit

peu, car avant de les quitter, sachant que j'étais malade et sans argent, ils m'ont remis une somme de \$10 afin d'acheter à Winnipeg les objets dont je pourrais avoir besoin.

"Vous voyez donc que, en homme de cœur, je n'ai pu rien dire qui put être contraire à l'honneur de camarades qui m'ont traité de cette manière."

\*.\*

Ceci est assez concluant, mais ce n'est pas tout.

Comme Sheppard avait insisté sur l'inconvenance de la conduite du bataillon, lors de son passage à Port-Munroe, et qu'il citait le nom de M. Macdonald qui, d'après sa version, se plaignait amèrement des procédés des officiers et des soldats à son égard, le major Dugas écrivit à M. Macdonald le priant de dire ce qui s'était passé.

La réponse est arrivée et j'en cite les passages suivants :

J'ai relu votre lettre deux ou trois fois avant de pouvoir comprendre de quoi il s'agissait, et je ne puis trouver de mots assez énergiques pour exprimer l'indignation que j'ai ressentie en constatant la lâcheté de la tentative faite pour salir la réputation et l'honneur du 65<sup>me</sup> bataillon.

Suivent les protestations les plus énergiques sur l'infamie de l'article du *Toronto News*, et M. Macdonald termine par cette phrase très franche et très énergique :

Mon cher major, je vous envoie la présente, sans aucune réserve ; vous pouvez proclamer ma déclaration aux coins des rues et du haut des toits des maisons et le dire aux quatre vents du ciel avec le vœu que je forme que les officiers et soldats du 65<sup>me</sup> bataillon retourneront chez eux sains et saufs et conserveront toujours l'honneur de leur nom.

Cette précieuse lettre a été remise à M. Georges Duhamel, avocat de M. Dugas, et sera produite en Cour, avec nombre d'autres documents très importantes, lors du procès Sheppard.

\*.\*

Ainsi que vous le savez déjà, on va fêter cette année la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean, et c'est avec regret que je vois que nombre de membres de l'Association vont se rendre à Ottawa le même jour.

Cette division des forces nationales ne me plaît guère.

Hélas ! il faut l'avouer, l'accord le plus parfait ne semble pas régner dans notre belle société, et la discipline ne paraît pas être observée comme elle devrait l'être.

Quand il s'agit de Patrie et d'honneur national, je ne connais que la consigne et je suis mon chef et mon drapeau.

Le président et la bannière de l'Association Saint-Jean-Baptiste vont à Saint-Jean, le devoir de tout membre est de les suivre. Toute division affaiblira l'importance de la démonstration, et j'espère que les malentendus qui existent disparaîtront bien vite.

Il est évident que chacun est animé des meilleurs intentions, mais on dit que l'enfer en est pavé, et je crois qu'on ferait mieux de s'en tenir à une action commune, plutôt que de se disperser ainsi et de chercher le bien de la société par des moyens différents.

Les typographes ont eu l'excellente idée de faire leur excursion annuelle le 24 juin, et ont choisi pour lieu de réunion la jolie petite ville de Saint-Jean.

C'est donc faire d'une pierre deux coups que de prendre le train des typos, et de plus on est certain de faire un voyage agréable, car les initiés du noble art de Gutenberg sont gens de joyeuse humeur et les plus gais compagnons du monde.

N'oublions pas non plus qu'il y aura le soir un très joli concert, donné par la musique de la Cité et le chœur des Montagnards.

\*.\*

Un brave citoyen est venu trouver l'autre jour le chef de police de Montréal, et lui a fait part d'un projet des plus originaux. Il s'agirait de monter les hommes de police sur des patins à roulettes.

L'inventeur soutient qu'un gardien de la paix monté sur roues irait plus vite, sur les trottoirs, qu'un voleur ou un caissier en fuite, et que sa prompte arrivée sur le lieu d'une rixe aurait de grands avantages.

Il est évident que l'homme qui a rêvé pareille chose a eu pour but de rendre service à la société, mais il est plus évident encore qu'il a des notions

singulièrement erronées sur la nature des devoirs des représentants de l'ordre public.

On ne doit pas s'attendre en effet à ce qu'un homme de police se permette de troubler la paix en venant s'immiscer dans une querelle, quand on sait qu'au contraire la coutume a toujours été, pour lui, d'attendre que la bataille fut terminée pour arrêter le survivant.

Ce système est du reste très inférieur à celui qui a été proposé l'année dernière, à New-York, et qui consistait à munir chaque gardien de la paix d'un ballon rempli d'hydrogène, dont la manœuvre s'apprend en quelques jours.

Toutefois, des expériences faites dernièrement en France, entre un caissier et un homme-ballon, ont prouvé que la vitesse du caissier était de beaucoup supérieure à celle du sergent de ville hydrogéné.

Il est fâcheux que ces idées ne soient pas pratiques, car elles sont très jolies en théorie.

\*.\*

Sitôt qu'un homme s'acquiert une célébrité quelconque, on s'évertue à lui fabriquer une généalogie et souvent même une patrie de fantaisie.

Il y a six mois à peine, que d'histoires ont circulé au sujet du Mahdi !

"Il est né Irlandais, dit un jour un journal de Dublin, et plusieurs personnes de notre ville se souviennent parfaitement l'avoir connu alors qu'il était porteur de journaux."

"Le Mahdi, Irlandais ! s'écria le *Figaro*, allons donc, à d'autres ! Nous savons très bien qu'il a été élevé rue neuve Coquenard, et que son père était colleur d'affiches et sa mère blanchisseuse."

On donne toujours des détails tellement minutieux, qu'à première vue il est impossible de douter. Et Arabi Pacha, et Cetewayo, et tant d'autres !

Vous comprenez que c'était le tour de Gros-Ours, et voici ce qu'on raconte au sujet de ce fils des bois :

\*.\*

Une femme nommée Dubois, qui vit à Saint-Sauveur (Québec), dit être une cousine de Gros-Ours, et que le vrai nom de celui-ci est Edouard Lambert, fils de Louis Lambert, fermier, et de Marie Fréchette, de Saint-Nicolas, comté de Lévis.

Gros-Ours serait par suite cousin du poète-lauréat, L. Fréchette.

A l'âge de 20 ans, Edouard Lambert quitta Saint-Nicolas pour les Etats-Unis avec deux amis.

Sa famille resta vingt ans sans entendre parler de lui, lorsqu'une lettre fut reçue par ses parents disant qu'il avait été fait prisonnier des indiens Cree, qui l'ont gardé de si près qu'il ne pouvait pas s'échapper.

Par la suite, ses actes de bravoure lui conquirent l'admiration des braves, et il dut accepter la fille d'un des chefs sauvages comme sa femme.

A la mort du chef, il fut choisi pour lui succéder. Pour appuyer ces explications, M<sup>me</sup> Dubois dit qu'un des frères d'Edouard visita plus tard le Nord-Ouest et reconnut Gros-Ours comme son frère.

Il dit qu'Edouard était très riche et avait deux filles élevées dans un couvent.

Il ajoute que certains signes sur lesquels on ne peut se tromper, l'ont fait reconnaître malgré son tatouage.

Le poète ne dit ni oui ni non et laisse courir le canard.

\*.\*

Que de morts chaque semaine !

Aujourd'hui encore, j'ai à constater la disparition de deux hommes qui ont joué un rôle important, et dont le départ laisse un vide difficile à combler.

L'amiral Courbet et le prince Frédéric-Charles sont morts le même jour.

Le premier s'était distingué dans l'expédition du Tonquin ; après plusieurs combats heureux, il avait coulé la flotte chinoise, et la marine française comptait sur lui pour les moments difficiles.

Il est mort au moment où son nom venait de sortir de l'ombre.

LE MONDE ILLUSTRÉ a publié son portrait et sa biographie le 18 octobre 1884.

Le second, le prince Frédéric-Charles, a eu deux passions : l'une pour la guerre, l'autre : la haine de la France. Il aurait voulu voir notre mère-patrie écrasée, et partout où il est passé il a laissé des traces de sa haine sauvage.